

des *Cent-et-Un*. — Sur quoi? — Sur la bêtise. — Ah! ah! mais vous êtes plein de votre sujet!»

Et en promenant : « — Une supposition que nous aurions *dîné*; mais nous n'avons pas *dîné*. Allons dîner. »

Et en dînant : « — Ah! bah! votre politique! laissez donc là votre politique! Savez-vous seulement quel est le roi qui a la plus grosse couronne? C'est celui qui a la plus grosse tête. »

Et en partant : « — Garçon, la carte! et ne la perdez point. »

Parlons des autres. Leur sottise est moins routinière; leurs formes, plus dévergondées. Outre cette ineptie acquise, ils ont celui d'improviser le quolibet. Ils divaguent, sachant bien qu'ils divaguent, et divaguent pour divaguer. Leur langue est un argot; c'est quelque chose d'intraduisible en sens commun.

Ce ne sera plus, je suppose, monsieur Gaillard que vous vous appellerez; ce sera monsieur Cagnard, ou bien monsieur Geulard. Tout au moins, serez-vous un fameux Gaillard!

Vous n'aurez plus une fille et un garçon; mais deux garçons dont une fille.

Si vous venez, ils vous souhaitent bonjour sur un air connu; si vous restez, ils vous font des grimaces par derrière; si vous partez, ils se disent entre eux : « Oh! ce monsieur!... As-tu vu ce mon-

sieur?» Leur annoncez-vous quelque importante nouvelle, ils vous répondent : « Cela va-t-il sur l'eau?» Leur parlez-vous de Louis-Philippe, ils vous demandent lequel. Enfin, pour peu que vous soyez familier avec eux, ils pousseront la facétie jusqu'à vous appeler Papavoine.

Et pourtant, sauf de légères nuances de diction, qui tiennent à l'état, à l'âge, à l'éducation, telle est la langue habituelle d'un certain nombre d'hommes; jeunes gens pour la plupart, commis de magasins, commis de bureaux, enfants de la basoche, piliers d'estaminet, lesquels (pour me servir d'une de leurs tournures favorites) manient le calembour et le carambolage avec un égal succès.

Voici, comme échantillon, un fragment d'entretien, recueilli mot à mot, dans une étude d'agent d'affaires. Mais on ne peut rendre sur le papier tout cet accompagnement d'arlequinades qui font qu'un homme est bête des pieds jusqu'à la tête; bête, même au physique!

La scène se passe entre Adolphe, bambin de dix-huit ans; Auguste, plus jeune clerc, qui ne s'ingénie qu'à allonger les platitudes de l'autre; et le père Morel, vieil expéditionnaire, leur victime à tous deux.

ADOLPHE. Tiens! tiens! tiens! tiens!... Comme il fait sombre!... Excusez!...

AUGUSTE. Il va pleuvoir des-z-hallebardes.

ADOLPHE. Des-z-hallebaquoi?... Connais pas.

AUGUSTE. Je n'ai pas la moindre connaissance.

ADOLPHE. Dis donc, petit, je viens de faire un pâ-â-â-té. Où donc est mon grattoir, mon grattouère, mon grettouare?

AUGUSTE. Ton grattoir?

ADOLPHE. On me l'a chippé, c'est sûr. (Avec l'accent anglais.) Qui avé vu lé grettoare à môa? (Avec l'accent allemand.) Gui avre rangontré mon crâtoâre?

AUGUSTE. Zon crâtoâre gui ze bromené le ganne à le main?

ADOLPHE. Prête-moi le tien, Guguste.

AUGUSTE. Faudrait que j'en aurais. Je suis à la tête que d'un manche.

ADOLPHE. Prêtez-moi le vôtre, père Morel. Vous ne répondez pas? Avez-vous peur que je le mange?... Eh bien! gardez-le, vieux loup, vieux chouan! vieux autocrate!

LE PÈRE MOREL. Messieurs, messieurs, le patron va vous entendre.

ADOLPHE. Au contraire. Il est sorti, le patron. *Decampaverunt gentes.* Vous voyez bien que le premier clerc n'est plus là.... Il est allé le remplacer.... auprès de la beauté qui sommeille.... parce que, quand le patron sort... Oh! Dieu! le patron! est-il dernier roman de Paul de Kock! Pauvre homme, va, tu me fais de la peine!

AUGUSTE. Tu me nâvres de douleur!

ADOLPHE. As-tu lu, petit, le dernier roman? C'est un ouvrage bachique.

AUGUSTE. Vélocipède.

ADOLPHE. Et maritime. Trouvant son grattoir. Dieu! suis-je bête! mais non, le suis-je! (D'un ton concentré.) Je me fais horreur à moi-même! — Il était là, mon grattoir; il me tirait les yeux, comme un polisson qu'il est! — Bisquez, père Morel! (Sur trois tons différents, à partir de l'aigu jusqu'au médium.) Voilà! voilà! voilà!

AUGUSTE, en voix de basse. Voilà! (Son inarticulé, faute de pouvoir descendre plus bas :) Ha-ha!

ADOLPHE. Réparation d'honneur à l'honorable et pudibonde société. (Sur un ton emphatique.) Ici le criminel avoue ses torts, et la vertu triomphe de toutes ses entraves. (Sur le ton de M. Prudhomme.) Messieurs et mesdames, je dépose à vos pieds. (Sur un ton affairé.) Bien des choses à madame votre épouse et à vos charmants enfants; n'y manquez pas.

AUGUSTE, idem. S'il vous plaît.

(Ici Adolphe se renverse sur sa chaise, lève les pieds en l'air, pousse des cris sauvages, et jette des boulettes de papier au père Morel. Après quoi :))

C'est égal, je suis joliment content!

AIR : *De la Marseillaise.*

Qui est-ce qui veut que j'le régale...

LE PÈRE MOREL. Chut! chut!

ADOLPHE, d'un ton galant. Plaît-il, mademoiselle?

LE PÈRE MOREL. Voilà le patron qui rentre.

ADOLPHE, sur un ton de charlatan. Ceci, Messieurs, vous représente le patron. C'est un animal vivant.

AUGUSTE. Et qui a des dents.

ADOLPHE. On ne paie qu'en...

LE PÈRE MOREL. Chut, donc!

(Le patron entre.)

ADOLPHE, tout bas. Enfoncé!

AUGUSTE, idem. Kouik!

Qui ne se fût cru dans une maison de fous! Heureusement, notre *jeunesse studieuse et éclairée* se compose d'éléments plus sains.

Le *farceur* n'est qu'une variété de la famille des porcs-épics. Même dérèglement au fond. La forme seule est différente.

Le *farceur* possède une foule de petits talents de société. Il escamote fort agréablement, devine la carte que vous pensez, et commence à faire le ventriloque. Il sait par cœur tout son Mayeux; porte une chaise avec ses dents, tient un fardeau à bras tendu, et marche sur ses mains, tête en bas, pieds en l'air. C'est un virtuose en fait de grimaces: il contrefait, à vous y tromper, *milord Pouf* qu'on n'a jamais vu. Il connaît douze sortes d'accents; il jappe, il miaule, il glousse, et reproduit avec succès le son de la

scie. Il conserve de plus les bonnes traditions de la *Bourbonnaise*; il déclame son Orosmane, chante le *Point du jour*, avale la fumée de cigare, et joue du flageolet avec l'une de ses narines. Il ne lui manque plus que d'avaler des couleuvres. — Personne encore n'attache avec plus d'art un sabot à la queue d'un chien.

Et pourtant, ce n'est là que son moindre mérite.

Vous savez que la baleine, le crocodile, tout animal, a son ennemi-né, autre animal qui par instinct, le suit, poursuit, attaque, et tue. Eh bien! votre animal persécuteur, à vous, homme paisible, c'est le *farceur*.

Le *farceur*!... Sa vie se passe entière à chagriner la vôtre.

Il vous meurtrit les doigts en vous donnant la main; il vous entrave quand vous passez; il a caché l'objet dont vous avez besoin; il retire la chaise où vous allez vous seoir; il saupoudre de crin les draps de votre lit, et vous ferme à la clef quand vous êtes pressé.

Le *farceur*!... Il vous croque en charge avec des oreilles d'âne, une trompe d'éléphant, et des cornes de cerf; il y met votre nom, et vous affiche ainsi.

Il double de papier le verre de vos lunettes; il verse du poudron dans votre tabatière, vous

décore le dos d'une queue de papier, et garnit d'une épingle votre siège ordinaire.

Au spectacle, il se mouche dans le plus beau moment. Dans la foule, il vous pousse, et s'écrie indigné: « Mais ne poussez donc pas! » Dans la rue, vous tenant par le bras, il vous fait regarder en l'air, et vous conduit alors contre un tas de gravois, vous dirige sous la gouttière, ou vous force à marcher au milieu du ruisseau.

Le *farceur*!... S'il rencontre une femme, qui soit jolie et seule, il marmotte, en l'époussetant devant lui: « Dieu! la jolie taille! la char-
« mante petite taille! et ce pied! oh! le joli pied!
« Et ce mollet! oh! le beau mollet! on parle de
« mollets! en voilà un, de mollet! » Quelquefois même, en l'abordant, il osera quelque mot à la faire rougir, quelque geste à l'épouvanter.

Et tout cela, sans but galant peut-être, mais simplement, *histoire de rire!*

Même enjouement, même finesse dans ses plaisanteries d'homme à homme:

— « Ah! çà, vous criera-t-il, que faites-vous
« donc ici? Mais, monsieur un tel vous attend! »

— « Merci! » — Vous arrivez... Il y a huit jours que monsieur un tel est parti pour le Canada.

Etes-vous marié: il vous dit, d'un ton goguenard: « Eh! mon Dieu, mon Dieu! vous *l'êtes*
« comme tous les autres. Et puis, d'ailleurs...
« on sait ce qu'on sait!... »

Enfin, son silence même, le silence du *farceur*, est une chose abominable. Sait-il quelque secret, à quoi tienne votre fortune, votre honneur, peut-être: ne comptez pas qu'il vous le dise. Vous aurez beau le conjurer. — « Bah! bah! je suis bien
« aise de vous intriguer un peu... Nous ver-
« rons demain, après-demain, l'autre semaine. »

Oh! le *farceur*!!! C'est la bête des bêtes: c'est la bête malfaisante. C'est un homme à jeter par la fenêtre.

Après les gens qui ne pensent pas, viennent conséquemment les gens qui ne pensent plus: ceux en qui les idées se sont faites brouillard; les invalides de l'intelligence.

Le feu sacré, chez les uns, ne fut qu'un feu follet; ce fut un incendie dans le cerveau des autres; un incendie qui les a dévorés.

Les premiers n'ont pensé qu'une fois; une fois ou deux; — mettons-en trois.

On vous a dit: « Je vous engage à voir mon-
« sieur un tel. C'est un homme d'infiniment
« d'esprit! »

Et, à l'appui de cette opinion, l'on a cité de lui un mot fort remarquable.

Sur ce, en vrai Diogène, vous vous mettez en recherche de votre homme. Vous le trouvez, c'est bien; et chaque fois qu'il ouvre la bouche, vous pensez en vous-même: « Attention! c'est à ce

coup qu'il va bien dire. » Vous êtes devant lui comme un flâneur d'estaminet, qui regarde jouer deux mazettes dont il avait d'abord présumé bien; ou mieux encore, comme les juifs, sitôt qu'ils entendent tonner : « Le Messie va venir ! Le « Messie va venir ! » — Du tout ! Le Messie ne vient pas ; le carambolage ne vient pas ; le mot spirituel ne vient pas. Et vous alors, qui prétendez qu'il vienne, vous frappez de mille façons à la porte de son entendement. — Inutile ! La porte est close. L'esprit a délogé. Plus une seule idée qui vous réponde holà ! — Comment cela ?

Vous connaissez sans doute cette bizarre plante qui, selon les préjugés populaires, ne fleurit qu'une fois par siècle, mais qui fleurit tout haut, quand elle s'y met, comme un coup de canon, comme un éclat de foudre. Eh bien ! votre homme aussi n'a fleuri qu'une fois, n'a pensé qu'une fois, et ce jour-là, soit fortune, soit inspiration, il lui est arrivé d'émettre un mot fort spirituel, un mot qui a retenti loin. Ce fut un beau quart d'heure dans une sotte vie.

Les invalides de la seconde espèce ont pensé, eux, bien plus souvent; trop souvent même. Ce n'est point la nature qui fit ceux-là ineptes; c'est la société. Il n'est pas rare, dans ce Paris étrange, que les organisations les plus incandescentes se refroidissent bientôt comme la lave d'un volcan qui cesse.

C'est épuisement. L'homme s'use à penser trop, tout ainsi qu'à courir. La marche, en toute chose, est son pas naturel. La pensée, voyez-vous, est un léger fluide qui s'exhale du vase à chaque fois qu'on l'ouvre. C'est un gaz qui réside en nous, comme le champagne en sa prison de verre. N'y touchez pas, il s'endort; agitez-le, il fermente, il bouillonne, il pétille, et brise quelquefois sa fragile demeure. Tout au moins arrivera-t-il que plus de rasades vous en aurez versées, moins il en restera.

Eh bien ! nos invalides ont trop versé de leur champagne. Leur cervelle est à sec.

C'était pourtant une belle race d'hommes; race à part, race pétrie de soufre et d'alcool; chaude au bien, si au mal. Tout ce qui est grand et beau, tout ce qui plaît et enivre l'âme, ils l'ont rêvé, voulu, cherché : les uns ceci, les uns cela. Mais à tous, dès qu'ils la saisissaient, la bulle de savon crevait entre les doigts.

Et alors, quand ils n'eurent plus foi à rien; quand la débauche même eut perdu à leurs yeux sa hâve poésie, j'imagine qu'il se passa en eux quelque indicible et désolant mystère : un refoulement de l'âme en elle-même, une contraction affreuse de toutes leurs facultés, un mal, un déchirement. Cela les hébéta.

Et maintenant, les voilà, ces êtres de premier

choix, qui ont dégringolé la vie, court et vite, comme en montagnes russes : guerriers, artistes, poètes, cœurs de feu, spéculateurs, grands projecteurs, creux rêveurs ; tous, ambitions déçues, illusions froissées, dégoûts amers, et frénésies et désespoirs. Peuple autrefois d'académie, de bourse, et de boudoir ; peuple aujourd'hui de carrefours et de tripots, et de plus mauvais lieux peut-être. Les voilà, « ces anges tombés du ciel », tout meurtris de leur chute, tout étourdis, tout abrutis ; vivants cadavres qui ne peuvent éviter la Morgue, qu'en passant par l'hôpital !

Oh ! en voici qui n'ont à craindre rien de tel. Ce sont les machines à haute pression : gros parleurs, gros flatteurs, gros ergoteurs ; tous imbéciles de gros calibre. C'est par leur portraiture que nous terminerons la galerie des non-penseurs. A ce point, en effet, s'il fait nuit noire encore, on commence du moins à voir briller à l'horizon une lueur déjà, une aube de pensée.

Oui, ceux-là pensent presque ; ce sont de vrais centaures, moitié hommes, moitié bêtes. Mais s'ils n'ont encore que des vellétés d'idées, pour peu que le roulis du monde leur ait donné d'aplomb, ils n'en posent pas moins un pied ferme et oseur, sur les questions les plus glissantes.

Chacune de leurs paroles est une massue d'air. Ils vous diront à bout portant : — « Monsieur,

vous n'êtes point une bête ! Tant s'en faut ! »

— « Madame, vous avez un corps superbe ! »

— « Mademoiselle, vous avez une taille extrêmement voluptueuse ! »

Et puis, pour la moindre des choses, ils prennent leur bourdon, et leur physionomie de *Te Deum*. — « Adieu ! monsieur, adieu ! » Et ils vous secouent le bras à le désemboîter.

Et puis, du plus loin qu'ils vous aperçoivent, ils vous tendent la main, vous appellent à grande volée, vous font faire cent pas vers eux, et pourquoi ? pour vous dire, en vous frappant l'épaule, ou le ventre, ou la nuque : — « Eh bien ! comment va cette petite santé ? Cette petite santé va-t-elle toujours comme nous voulons ? »

Ou bien encore : — « Ah ! pardon... je me suis trompé... je vous prenais pour un autre. »

C'était ma foi bien la peine !

Et puis, quand vous leur parlez, ils se gonflent les joues ; ou bien se mouchent avec fracas.

Et puis, il faut les voir, dans un salon, accaparant le feu, debout, les coudes sur la cheminée ; jeter dans la conversation des avalanches de sottises, avec cet air auguste d'un tragédien de province !

Parle-t-on de l'auteur de *l'Ane mort* : — « Oh ! oh ! s'écrient-ils, c'est un homme, certainement, qui ne manque pas de moyens. »

Est-il question de Rossini : — « Ah ! oui, oui, Rossini ! le grand maestro ! le cygne de Pezaro ! »

S'entretient-on d'Horace Vernet : — « Encore un qui n'est point maladroit, et qui fait de bien jolies choses !... Je ne suis pas embarrassé de lui. »

Ces gens-là, croyez-moi, sont de vrais accidents. Je connais une maîtresse de maison, qui vérifie soigneusement la liste des personnes qu'on demande à lui présenter, et dit toujours, en biffant certains noms : « Oh ! de grâce, pas celui-ci ! Ne nous *occasionnez* pas ce monsieur-là ! »

Mais ici, un grand poteau, avec ces deux légendes :

IMBÉCILLITÉ. — INTELLIGENCE.

Nous sommes en effet sur les confins des deux empires. Derrière nous, les idiots ; devant nous, les penseurs.

Et sur cette terre de la pensée, que de climats divers ! — Atmosphères trop vives, où l'on pense trop tôt ; — atmosphères trop lourdes, où l'on pense trop tard ; — froides régions, où végètent les demi-penseurs, les tiers, les quarts, les quaterons de penseur ; et les penseurs à idée tout entière, mais seule ; — brûlantes zones, où s'agitent les imaginations folles, les gens qui pensent trop ; — et enfin, loin de tous, les rares

habitants d'un autre Eldorado : les penseurs cumulant l'esprit et le bon sens ; les hommes qui pensent juste à point. Petit peuple, celui-là, qui vit sur un petit espace, où l'air est toujours pur ; le soleil, toujours tiède ; et la nature, incessamment féconde.

Tel est, sommairement, l'autre hémisphère qui me reste à géographier. Ce sera, si vous le voulez bien, le but d'un second voyage autour du monde intellectuel.

LOUIS DESNOYERS.

